

Champ géopolitique

« Dans les mots de l'ennemi »

Une intéressante rubrique, dans une revue de l'État islamique

Olivier Hanne

L'organisation terroriste dite *État islamique* (EI ou Daech) a développé dès 2014 de nombreuses brochures justificatives dans la plupart des langues parlées en pays d'islam. Parmi ces magazines numériques figure *Dar al-Islam*, en français. À la fin de chaque numéro se trouve une rubrique intitulée « Dans les mots de l'ennemi », censée permettre aux fidèles de l'EI et, au-delà, à tous les musulmans, de comprendre la sémantique perverse de l'Occident et de ses alliés : Israël, les dictatures militaires, les capitalistes sionistes, les chrétiens et les athées dissimulés sous le masque de la religion.

L'analyse en détail de la propagande de Daech n'a pas suscité de semblable rubrique dans les revues grand public en Europe, si bien que les institutions et les populations, même musulmanes, se retrouvent démunies face au discours djihadiste, incapables d'opposer un « contre-discours » ou un

« contre-narratif », qui soit efficace et crédible.

L'épouvante médiatique

La publicité des exactions constitue la partie la plus glaçante et la plus connue de la médiatisation de Daech. En s'adressant à ses adversaires, l'organisation les discrédite et crée une terreur qui précède son action militaire. En novembre 2014, près de 4 000 déserteurs manquaient à l'appel dans l'armée irakienne, en partie à cause de cette terreur qui précédait les combattants de l'organisation. Les images du carnage de 1 700 soldats irakiens en juin 2014 ont fait le tour des réseaux sociaux.

Les enregistrements de décapitation des journalistes anglais et américains enlevés, qu'il s'agisse de James Foley le 19 août ou de Steven Sotloff le 2 septembre, répondent

159

à une théâtralisation de la mort en direct : le désert jaune-ocre à perte de vue, un djihadiste masqué habillé de noir, une victime à genoux en tunique orange ; les couleurs très contrastées créent une esthétique irréelle, sans émotion, le bourreau accomplissant son œuvre avec assurance et détachement. Le message est explicitement adressé aux États-Unis, et immédiatement reçu : nous irons jusqu'au bout... Après le sentiment d'horreur, le spectateur ne peut que s'interroger et douter de la capacité de l'Occident démocratique à lutter contre Daech¹. L'incrédulité précède l'indécision, qui est déjà un embryon de défaite.

160

Au-delà de la communication d'épouvante, l'ensemble des moyens médiatiques de Daech appuie son message religieux. La mort des infidèles, l'élimination du vice à Raqqa, la grandeur du message coranique, l'abnégation des guerriers de l'islam, toute l'action de Daech est illustrée positivement afin d'emporter l'adhésion des musulmans, à grand renfort de citations des hadiths et des juristes de la Sunna.

Un langage évocatoire

Philippe-Joseph Salazar, dans son ouvrage essentiel pour cerner la puissance médiatique de Daech², a montré que la sémantique des terroristes islamistes obéissait à une logique évocatoire et poétique. Celle-ci mêle le raisonnement par analogie, par images – voire par paraboles –, les décisions juridiques des fatwas médiévales et

les vieilles traditions de la *khutba* (le sermon du vendredi donné par un imâm). Les exécutions ont valeur de *khutba* en actes et non en paroles, d'enseignement moral et religieux. L'exécutant passe pour un sacrifice avant d'être un terroriste, et le spectacle public des décapitations fait figure de liturgie : les suppliciés confessent leurs fautes avant d'être amputés ou tués, et leur bourreau les embrasse pour bien montrer que le pardon leur est acquis à travers un châtement qui transforme la victime en coupable pardonné.

Le « calife » Abû Bakr al-Baghdâdî dose ses interventions pour préserver son aura. Son phrasé de l'arabe classique et son respect des règles du *tadjwid* – la récitation coranique – sont parfaits. Il mêle les citations de versets et de hadiths à ses propres déclarations. Nul doute qu'il soit inspiré. Dans son dernier discours de l'année 2016, diffusé le 2 novembre, en pleine bataille pour la libération de Mossoul, Abû Bakr al-Baghdâdî propose un texte d'une quinzaine de minutes (20 000 signes à peu près), soit la durée habituelle d'une *khutba*. Il est soigné et imprégné de références coraniques. Le discours se veut universaliste et appelle l'ensemble des musulmans à se lever contre les ennemis de la foi. Le manichéisme est absolu et vise à imposer à ses auditeurs un choix définitif, entre le bien et le mal. Quel que soit le contexte militaire en Irak, Baghdâdî reste dans sa logique d'affrontement et de djihâd, exigeant de ses hommes qu'ils résistent jusqu'au bout, refusant toute négociation, alors que les théories anciennes

du djihâd acceptent des négociations opportunistes. Une telle attitude est perçue en Occident comme de l'aveuglement face à une situation militaire dramatique, alors qu'elle est perçue sur place comme une forme de conviction et de fidélité à l'islam et au djihâd. Cette attitude, tragique pour une armée, pourra être utilisée dans quelques années, après l'échec de l'EI, par de nouveaux groupes, qui brandiront la fermeté du « calife », son obéissance à la loi islamique, et son absence de compromissions, contrairement à Jabhat al-Nosra, groupe terroriste de Syrie qui a coupé les ponts avec Al-Qaeda. Alors que les médias européens considèrent une telle déclaration comme celle d'un fou, Baghdâdî crée toutes les conditions intellectuelles de légitimité du modèle daechiste pour les 20 ans à venir.

De la rhétorique coranique à la légitimité califale

Pour peu qu'on les prenne au sérieux, ces discours de propagande religieuse sont riches en symbolique, mais doivent être décryptés avec soin. Le 29 juin 2014, le leader de l'EI prononçait son premier prêche en tant que « calife » dans la grande mosquée de Mossoul. Le propos semble suivre un plan particulièrement décousu, répétitif, en 9 séquences distinctes :

1 – Il se remet dans les mains de Dieu lui et la communauté musulmane, et montre son attachement à la piété et à la lutte contre les fautes.

- 2 – Le mois de ramadan est présenté comme un temps privilégié pour le pardon de Dieu.
- 3 – Ce mois est aussi propice au djihâd qui offre des récompenses matérielles et spirituelles.
- 4 – Pour assumer le djihâd, il faut un pouvoir politique fort (un *sultân* selon la tradition médiévale), capable de défendre l'islam et ses règlements.
- 5 – La restauration du califat permet d'assumer le djihâd, même si Baghdâdî s'avoue indigne de cette charge.
- 6 – Le pouvoir exige l'obéissance de tous les musulmans et leur serment d'allégeance ; il faut obéir au souverain comme à Dieu.
- 7 – Reprise du discours sur le djihâd, notamment contre l'impiété, l'hypocrisie religieuse et les tyrans (c'est-à-dire les régimes autoritaires arabes au service de l'Occident).
- 8 – Reprise du discours sur le ramadan.
- 9 – Dernière séquence sur le rappel de la foi et les bienfaits de la piété.

Une telle structure de pensée ne répond nullement aux cadres rhétoriques hellénistiques et latins auxquels les populations occidentales sont habituées. Inspirés par les méthodes utilisées pour scruter la Bible, les travaux scientifiques des philologues ont, depuis dix ans, révélé la cohérence interne du Coran, dont la composition et le regroupement des versets obéissent à des symétries de thèmes, renforcées par la logique de la prosodie. De nombreuses sourates forment des paires dont les sujets se répondent

ou au contraire s'opposent. Dans la sourate 101, dite « La Fracassante », trois thèmes se répètent selon une construction ABC / C'B'A', c'est-à-dire sur un mode non-linéaire, comme en miroir, procédé renforcé par les rimes des onze versets³.

- [A] « La fracassante. [finale : *qâri'a*]
 [B] Qu'est-ce que la fracassante ? [*qâri'a*]
 [B] Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est la fracassante ? [*qâri'a*]
 [C] C'est la journée où les hommes seront comme des papillons dispersés, [*mab-thûthi*]
 [C] où les monts seront comme flocons de laine cardée. [*manfûshi*]
 [C'] Alors, celui dont lourdes seront les œuvres [*mawâzinuhu*]
 [C'] connaîtra une vie agréable, [*râdiya*]
 [C'] tandis que celui dont légères seront les œuvres [*mawâzinuhu*]
 [C'] s'acheminera vers un abîme. [*hâwiya*]
 [B] Qu'est-ce qui te fera connaître ce qu'est cet abîme ? [*ma hiya*]
 [A] C'est un feu ardent ! » [*hâmiya*]

D'autres agencements symétriques ont été repérés obéissant à une logique ABC / C'B'A' et ABC / D / A'B'C'. Les versets qui articulent le passage d'une séquence ou d'un thème à l'autre seraient ainsi les plus importants de chaque sourate. Dans la longue description des délices charnels du Paradis (sourate 55, 46-76), le verset central donnerait le véritable message éthique du Coran : « Quelle est la récompense du bien sinon le bien ? » (55, 60). Comme l'a démontré Michel Cuypers, « les énoncés qui

occupent le centre [d'une sourate ou d'une séquence] se révèlent parfois plus universels et fondamentaux que les règles particulières qui les entourent »⁴. Cette subtile rhétorique sémitique est fréquente dans le livre et d'une grande force poétique. Mais elle n'est pas si aisée à exhumer, même pour les fidèles qui connaissent bien le texte⁵.

Or, Baghdâdî, qui est homme de science religieuse, quoi qu'on en dise, obéit exactement à cette structure rhétorique coranique, et l'on peut alors recomposer le plan de son prêche, qui devient ainsi plus limpide et sa logique évidente :

- Séquence 1 = [thème A : la piété et la soumission à Dieu].
- Séquence 2 = [thème B : le ramadan].
- Séquence 3 = [thème C : le djihâd].
- Séquence 4 = [thème D : le pouvoir].
- Séquence 5 = [thème E : le califat].
- Séquence 6 = [thème D' : le pouvoir].
- Séquence 7 = [thème C' : le djihâd].
- Séquence 8 = [thème B' : le ramadan].
- Séquence 9 = [thème A' : la piété].

Le thème E constitue ainsi le cœur du prêche, encadré par des thèmes secondaires qui y conduisent (de A à D) ou qui y prennent leur source (de D' à A'), et se répondent les uns les autres (A' répond à A ; B' à B ; etc.). La construction du discours est entièrement bâtie autour du pivot rhétorique qu'est le califat. La proclamation d'indignité du nouveau calife n'est pas seulement une argutie de pure convenance, mais répond à la profession de foi en Dieu, dans le

ramadan et le djihâd. Baghdâdî prend le califat comme un fardeau, malgré son indignité, car plus personne ne respecte l'islam. Il restaure le califat comme les 'Abbâsides le firent en 750 contre la dynastie pervertie des Umayyades. Que sa désignation ne soit pas démocratique n'a aucune importance dans un tel contexte à la fois historique, mémoriel et spirituel. Si la comparaison n'était pas dérangeante, un telle prétention à incarner seul la restauration du pouvoir légitime pourrait être comparable à l'Appel du 18 Juin.

Pour dépasser l'effet de sidération provoqué par l'ultra-violence de Daech, ce type de travail d'analyse paraît un outil efficace, authentiquement occidental, car profondément rationnel et critique. Plutôt que de s'abandonner à des « contre-narratifs » douteux et insipides, l'esprit cartésien reste la meilleure arme intellectuelle et rhétorique...

Trois questions à Olivier Hanne à propos de son livre...

- ***Pourquoi écrire une « histoire des frontières et des territoires » du Moyen-Orient ? Tout n'a-t-il pas été déjà écrit sur ce sujet ?***

La bibliographie ne manque pas concernant le XX^e siècle, et se concentre sur deux thématiques obsessionnelles : les accords de Sykes-Picot et leurs conséquences ; les territoires d'Israël face à ceux de Palestine. Mais rarement le problème des frontières

est rattaché au temps long et à l'histoire ancienne, médiévale et moderne. Il semble que les territoires naissent en 1918, sans aucune mémoire. Dans ce livre, j'ai voulu expliquer quelles étaient les tendances durables dans la construction des territoires, au-delà du problème de la Première Guerre mondiale.

Le Moyen-Orient associé à chaque époque tous les types de frontières. Le système le plus courant jusqu'au XX^e siècle fut l'*espace de confins*, indistinct, séparant sur plusieurs dizaines de kilomètres de profondeur le monde urbanisé et sédentaire des espaces nomades, arides et menaçants. Cette rupture ne s'est atténuée qu'avec les années 1960-1970, sans disparaître totalement des mentalités, surtout dans la péninsule arabique. On relève aussi la *zone-frontière* entre deux empires ou deux cités, dont la dimension militaire est forte, et qui génère des sociétés de marge, dont on trouve un exemple contemporain dans les zones transit ou les camps pour réfugiés, ainsi à la frontière syro-turque ou syro-jordanienne. Ces deux types, qui offrent une variété infinie de nuances, resurgissent périodiquement, surtout pendant les phases de conflit. Les *no man's land* militaires se sont déplacés au fur-et-à-mesure des siècles sans disparaître. La guerre en Syrie après 2012 a créé des territoires mouvants, séparés par des zones d'affrontement en évolution permanente, à la fois à cause des combats et des changements d'allégeance des différents belligérants. Enfin, autour de certaines cités se sont construits des terri-

toires, en raison de leur position convoitée, de leur rôle comme base de conquête ou de leur position au carrefour des axes et des migrations. Durant l'Antiquité, Doura-Europos et Antioche jouèrent ce rôle, au Moyen Âge Constantinople et Damas, à l'époque moderne Erzurum et Tabriz.

Depuis l'Antiquité, le Moyen-Orient a vu se succéder un petit nombre de types d'équilibre géopolitique : séparation Est-Ouest (islam / Byzance ; Ottomans / Safavides) ou Nord-Sud (Égypte / Hittites ; sémites / indo-européens) ; affrontement en deux blocs (Rome / Perse) ou trois puissances (Fâtimides / Abbâsides / Turcs) ; chaos régional de courte durée préfigurant un nouvel équilibre (invasion mongole ; 1914-1918). Depuis 2011, et plus encore 2014, le Moyen-Orient est exactement dans cette dernière configuration. À chacun de ces équilibres correspond une orientation spécifique des confins convoités : méridienne (Euphrate, piémont des Zagros, ligne Erzurum-Nisibe), latitudinale (Taurus, ligne Antioche-Nisibe, ligne Damas-Basra), ou fracturée.

• **Qu'appellez-vous un « seuil » et pourquoi cette expression ?**

Officiellement, la frontière est une réalité juridique, administrative, fiscale et militaire. Mais au Moyen-Orient elle est encore plus que cela : elle est un rappel permanent de l'histoire, la mémoire des succès d'un groupe sur un autre, d'un peuple qui recherche ses bornes, sa propre définition et

son destin. Or, il manquait une expression commode pour désigner ce phénomène. L'idée de seuil correspondait bien à ce que je voulais décrire, car le seuil est l'entrée de la maison, le point de passage d'un état à un autre, un niveau d'intensité minimal face à un stimulus. Le Moyen-Orient est constitué de frontières-seuils, c'est-à-dire de failles historiques et administratives qui ont été surinvesties par les psychologies et les mémoires collectives, et que celles-ci ne cessent de ruminer même après leur disparition. Sykes-Picot est un seuil, tout comme les limites de guerre de l'État islamique. Le Sinaï sous occupation israélienne fut un espace-seuil depuis 1967 jusqu'à son retour complet à l'Égypte en 1982. Mais l'idée n'est pas neuve : déjà Thucydide dans *La Guerre du Péloponnèse* opposait les limites réelles, bornées, à des territoires civiques, identifiés par la conscience des citoyens de la cité-État, à des frontières linguistiques et culturelles, les Grecs contre les Barbares, et les Grecs entre eux selon leur degré de civisme supposé.

Sous l'Antiquité, le grand seuil dans la région est l'Euphrate. Le Moyen-Orient est ponctué de sites religieux et historiques qui constituent des seuils symboliques, objets de convoitise, enjeux de tensions internationales ou de focalisation des opinions publiques. Déjà Babylone – *Bâil ilâni* – signifiait la « porte des dieux », car c'est ici qu'ils descendaient sur terre par la montagne cosmique qu'était la ziggourat, le temple mésopotamien. La culture juive a identifié dans l'État d'Israël la terre biblique

de la promesse (*Eretz Israel*), et chacun des hauts lieux de l'histoire juive est chargé de valeur nationale : le Mur des Lamentations, le tombeau des patriarches à Hébron, ou encore la forteresse de Massada, où les derniers révoltés juifs moururent en 73 ap. J.-C. contre les légions romaines. Les géographes musulmans du Moyen Âge décrivirent avec soin les *mashâhid*, les lieux-témoins de l'histoire sacrée, particulièrement nombreux dans le *Shâm* et en Arabie, à tel point que les musulmans réinterprétèrent les sites bibliques : Adam fut créé sur le mont Arafat, près de La Mecque, et c'est Abraham – et non Muhammad – qui fut à l'origine de la Ka'ba. La tête de Jean-Baptiste, conservée à Damas, devint celle de Husayn. Par ce procédé, l'islam récupérait l'histoire juive et chrétienne. Les pouvoirs ont toujours utilisé les seuils pour leur propagande. En prenant le bourg de Dâbiq, dans le Nord de la Syrie, Daech avertit en 2014 que, selon la tradition, aurait lieu ici l'ultime bataille de la fin des temps, entre les armées sataniques et celles de Dieu. À l'inverse, les Turcs rappelèrent que Dâbiq fut en 1516 une victoire ottomane qui avait permis l'invasion de la Syrie.

La frontière est seuil parce qu'elle définit le sol de la communauté, et donc celle-ci ; elle est seuil en tant que passage entre le semblable et l'étranger, quand bien même l'étranger est un cousin. Toute prospective pour un Moyen-Orient apaisé doit prendre en compte le caractère anxiogène de certaines constructions politiques, et la mé-

moire qu'elles génèrent des siècles après. Derrière l'idée de seuil respire la culture. Or, le Moyen-Orient, le plus grand mille-feuille civilisationnel de l'histoire, est surchargé de valeurs et de cultures. Tout changement de territoire réveille des forces éthiques, religieuses et politiques profondes.

• ***Ne semblez-vous pas critiquer l'idée que les accords de Sykes-Picot (1916) sont responsables des fractures au Moyen-Orient ?***

Les territoires et les identités ont toujours été remis en cause par des acteurs extérieurs. C'est une constante depuis la préhistoire et qui ne doit rien à Sykes-Picot. Ces accords ont provoqué, dès les années 1920, des critiques virulentes. Le groupe Daech prétend abattre la frontière artificielle entre les deux pays, afin de recréer l'unité islamique, disloquée par les infidèles européens et les juifs (*sic*). Toutefois, on a pu établir que l'accord n'avait porté que sur 7, 5 % des 14 000 km de frontières actuelles dans la région.

La carte imaginée en 1916 était moins aberrante qu'on a pu le dire. En effet, la frontière septentrionale obéissait au particularisme culturel arabe, vivement opposé à la domination turque. Vers l'Est, les limites étaient celles de la Perse, déjà établies depuis le XVII^e siècle, malgré des changements ponctuels. Vers le Levant, la séparation programmée entre la Syrie et les terres chrétiennes du Liban correspondait aux attentes des minorités, qu'elles fussent maro-

nites ou alaouites, peu pressées d'être intégrées à un État hachémite ou musulman. Les accords répondaient en partie aux attentes des alliés locaux de l'Europe.

Reste la question de la frontière irako-syrienne qui aurait interrompu les liens traditionnels entre les deux pays et interdit les déplacements. C'est oublier que, dès l'Antiquité, l'Euphrate avait constitué une barrière sur laquelle des empires antagonistes avaient établi leurs limites, et que, au Moyen Âge, le Shâm des Umayyades fut une réalité concurrente de la Mésopotamie des Abbâsides. Si le tracé précis de cette opposition spatiale ne cessa d'évoluer, la réalité historique et sociale de cette limite n'est pas douteuse, et a même un caractère linguistique (dialecte syro-libanais contre dialecte irakien). La frontière rectiligne du Sud de la Syrie rappelle celle de la province hellénistique et romaine. Vu à travers le temps long, l'accord ne créa donc pas un découpage absurde, même si la Syrie ainsi définie n'avait jamais existé. Quant aux déplacements qu'il interrompit, ceux-ci impliquaient d'abord des marchands et des

oulémas, qui continuèrent leurs pérégrinations, et surtout des nomades, minoritaires dans la société, connus pour leur violence, objets de la méfiance générale et, quoi qu'il en soit, hostiles à toute structure étatique qui les contraindrait.

Toutefois, Sykes-Picot est critiquable sur la question de la province de Mossoul, attribuée aux Français puis unifiée au Bas-Irak britannique avec lequel les liens étaient ténus. Plus que sur les territoires eux-mêmes, l'accord était contestable sur son principe colonial et sur les idées politiques véhiculées. En important les définitions européennes de l'État, de la frontière et de la gestion publique des hommes, Sykes-Picot méprisait les complexes réalités de la région, lesquelles avaient toujours accepté plusieurs niveaux d'allégeance politique, et une appréhension de l'espace à géométrie variable. Les négociateurs – positivistes – crurent qu'en important le patriotisme exclusif et le cadre juridique européens, ils feraient oublier 4 000 ans d'Histoire. Là réside leur plus grande faute...

Notes

¹ «Obama, votre politique d'intervention en Irak visait la préservation des vies américaines et de leurs intérêts : pourquoi suis-je en train de payer de ma vie le prix de votre interférence?» demande Sotloff face à la caméra, *Site Monitoring Service Enterprise*, 2 septembre 2014.

² *Paroles armées. Comprendre et combattre la propagande terroriste*, Paris, Le mieux Éditeur, 2015.

³ Nous utilisons la traduction de Régis Blachère.

⁴ M. Cuypers, *La composition du Coran*, Pendé, Gabalda et Compagnie Éditeurs, 2012 (Rhétorique sémitique).

⁵ A. Neuwirth, *Studien zur Komposition der mekkanischen Suren*, Berlin, 1981 ; M. Cuypers et G. Gouillot, *Le Coran*, Paris, 2007 (Idées reçues), p. 47-51.